

Je suis casablancaise

Salma Lahlou

Je suis casablancaise...

J'étais casablancaise sans le savoir. Comme on respire, sans se poser de questions, je respirais ma ville sans lui opposer aucun questionnement. Quand le festival Moussem Cities décide de mettre Casablanca au centre de sa programmation Bruxelloise et me confie cette exposition sur ma ville, j'ai dû alors me poser pour la première fois ces questions : Que veut dire être Casablancais ? Et par extension, comment parler de cette ville nébuleuse autrement que par impressions ? Comment aussi amener avec moi un peu de cet état d'esprit (Zeitgeist) jusqu'à Bruxelles ?

Quand des questions aussi essentielles touchant à notre identité nous sont posées, une méthode de réflexion s'impose. Il fallait pouvoir redécouvrir (voire découvrir Casa), s'en étonner à nouveau. Pour s'en émerveiller ou s'en inquiéter... Mais la redécouvrir dans un premier temps. En arpentant ses territoires et en relisant ses archives. En rencontrant ses habitants et en dialoguant avec ses passionnés. Pour que le parcours que je vous propose ait un sens, pour recréer à Bruxelles, non une reproduction de la ville (qui serait vouée à l'échec), mais un peu de son état d'esprit, ce que je vous propose ici est de me suivre dans le cheminement qui m'a révélé Casablanca.

Regarder... Revoir Casablanca comme si c'était la première fois. Mais revoir Casa pour en déceler ce qui se dérobe sous l'apparence bruyante du chaos. Le regard, préalable à la lecture, puis à l'analyse, mon regard est évidemment subjectif. Le cadre, le hors champs qui me seront propres n'excluent pas pour autant la possibilité d'une collecte de données objectives. En arpentant la ville, ses périphéries, ses centres, ce que j'ai vu autant que ce que je n'ai pas vu m'a inspiré une lecture possible de Casablanca.

Recenser... Regarder ne suffit pas toujours... L'indicible, le transformé, le disparu échappent à ce seul sens. J'ai alors collecté les informations disponibles sur la ville pour en constituer une brève histoire. J'ai aussi rencontré ses habitants et ses artistes : ceux qui se réclament de cette ville ou encore ceux et celles dont c'est le sujet d'étude... Ils m'ont à leur tour accompagné dans ma redécouverte de la ville.

Analyser... Cette méthode d'observation empirique m'a permis une synthèse théorique qui déploie l'histoire de casa autour de 5 axes de lecture. Cette analyse repose sur cinq propriétés inhérentes à ce que Casablanca, ou être casablancais représente en tant qu'habitus¹.

Une première propriété « géographique » liée au territoire même de Casablanca qui refuse les lectures centralisées et y oppose une inversion totale et permanente des polarités centre/périphérie alimentée par la **transhumance** comme *fait social*² signifiant.

1 Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*. éditions de Minuit, 1981.

2 Marcel Mauss, « *Essai sur le don* », *Année sociologique*, 2nd série, 1923-24

Polycentrique au fil du temps, Casablanca a vu sa superficie s'étendre et sa population migrer dans l'espace urbain au gré des ascensions socio-économiques. Pour s'adapter, elle invente son modèle propre d'autorégulation en bousculant la distribution classique propre aux grandes métropoles Européennes qui ont pourtant inspiré le schéma urbain initial casablançais.

La deuxième propriété est davantage « sociale », elle concerne la haute **mutabilité** de la ville. Casablanca se caractérise par une capacité de synthèse évolutive des autres territoires marocains qu'elle absorbe (notamment via des mécanismes comme l'exode rurale...), et digère pour créer des syncrétismes qui se lisent notamment dans la grande mixité de la ville (mixité tant sociale que religieuse, ou politique, etc.)

Jusqu'à enclavés dans leurs terroirs et croyances, les marocains ne s'appréhendent et ne se conçoivent que par et vis-à-vis de leurs tribus ou groupes. C'est à Casablanca que pour la première fois l'on assiste à un phénomène de mixité. Cette mixité on la retrouve principalement dans les zones prolétaires telles que le Maârif, les Roches noires ou les Carrières centrales. Le zoning initial que l'on retrouve ailleurs dans la ville et qui a eu pour effet pervers de créer un apartheid de fait n'opère pas concernant ces quartiers et ces populations. C'est cette communauté de destin qui forgera l'identité casablançaise. Un marocain nouveau est né.

La Troisième propriété inhérente à Casablanca est « politico-culturelle ». Elle se lit à travers son histoire de résistance qui se perpétue encore à travers sa **contre-culture populaire** (Populärkultur vs Hochkultur) par la *Nayda* notamment, dont L'Boulevard est tout un symbole.

Au lendemain de l'indépendance, Casablanca se forge une culture en rupture radicale dans un Maroc figé dans ses traditions, us et coutumes et corseté par un discours officiel sur ce que devrait être la culture marocaine. La scène artistique qui émerge dans cette ville considère désormais, comme l'écrit à juste titre Omar Berrada, écrivain et commissaire d'exposition, « le patrimoine populaire comme un corps vivant, un agent permanent de renouvellement de la culture ». Les artistes rendent profane ce qui est considéré jusqu'alors sacré. Ils s'arrogent le droit de se l'approprier, le réinterpréter et prennent toutes leurs libertés vis-à-vis de ce legs.

L'aspect mémoriel, ou plutôt son absence fonde le 4^e axe de lecture, plutôt « historique » cette fois-ci, de la ville de Casablanca. J'ai choisi de parler à son sujet d'une **mémoire amnésique** dont cette exposition est une tentative, un pas supplémentaire pour corriger, réparer³ ce qui finalement serait peut-être plutôt une résilience.

En effet, nulle plaque commémorative, nulle inscription, nulle stèle ne viennent renseigner le visiteur au sujet de la ville et de son histoire. Casablanca cultive l'obligation d'oubli. Le prix de sa résilience est l'amnésie. Ci-gît l'histoire de cette ville : une tombe sans épitaphe.

3 Voir à ce propos les notions de réparation développées par Kader Attia pour la DOCUMENTA 13 en 2012

Enfin, parmi les propriétés de la ville, son **hédonisme** criant fonde une réelle « philosophie » de la ville. Cet « hédonisme » propre aux villes coloniales qui développaient un argumentaire propagandiste mêlant exotisme et idéaux colonialistes (notamment pour des visées de peuplement), est resté aux casablancais, mieux ils se le sont appropriés pour en faire une constituante essentielle de l'*habitus* casablancais.

Ce qui caractérise Casablanca, c'est de travailler dur pour profiter pleinement de la vie. Un certain gigantisme qui vise à concurrencer la métropole caractérise la ville avec la plus grande tour d'Afrique, la plus grande piscine du monde, le plus grand cinéma d'Afrique (le Vox)... Et la société du spectacle⁴ devient une caractéristique des casablancais : des spectacles de Corrida et les plus grands artistes de l'époque se produisent dans les cabarets, les Arènes et le théâtre municipal, un grand prix de Formule 1 organisé à Casablanca en 1957 et une night life trépidante caractérise le centre-ville.

Cartographeur... Aicha El Beloui, architecte et graphiste de formation m'a accompagnée dans une lecture topographique et toponymique des lieux. L'œuvre qui vous accueille *Map of the Legend* vous permet d'embrasser immédiatement l'étendue de Casablanca et d'y retrouver les différents repères historiques qui permettent de la raconter. Elle y montre aussi l'importance stratégique de l'Océan pour cette grande ville portuaire qui en porte alors les attributs communs : mixité, créolisation, commerce... Les cartes historiques présentées dans la section *archives* quant à elles permettent de voir la croissance spectaculaire de la ville en un siècle.

Ecouter, sentir, toucher... Casablanca a aussi gardé la sensualité des grandes métropoles africaines. C'est une ville incarnée, charnelle pour le meilleur et le pire. Pour le bruit de ses klaxons assourdissants qui se mêlent aux improvisations poétiques des chiffonniers. Pour l'odeur d'iode de sa jetée comme pour la peste de ses poubelles crevées qui jonchent le sol. Pour tout ce que l'on peut toucher des doigts en arpentant ses marchés, comme pour la lutte des femmes contre les agressions publiques quotidiennes... Ce travail d'écoute puis de réinterprétation, c'est Anna Raimondo, casablancaise de cœur, qui vous le restitue à travers l'œuvre *Casablanca Tells* qui vous accueille dans le brouhaha quotidien de la ville, en immersion lors de votre entrée dans l'espace d'exposition.

Photographeur, filmer... Ce qui se dérobe au premier regard, il faut apprendre à l'appivoiser. C'est là tout le sens du travail de Zineb Andress Arraki qui collecte depuis des années sous le titre générique de *Mobility, Questioning the usual*, des fragments de Casablanca. Dans sa série CAZAA, acronyme homonymique de la ville qui y mêle le regard particulier de l'artiste/habitante de la ville par l'adjonction de ses initiales, son regard expert sur l'architecture lui permet de témoigner d'un horizon bouché où elle constate l'inaptitude actuelle de la ville « à fabriquer de nouveaux possibles ».

Yassine Alaoui Ismaili, alias Yorias, restitue dans sa série *Casablanca Not the Movie*, un rendu extrêmement vivant, une image de rue vive, réelle où transpire le vécu. Ce n'est plus l'image ressentie, fictionnalisée, mythifiée qui est capturée mais des rencontres avec la ville et ses habitants au plus proche de la réalité.

L'image en mouvement participe aussi à ce répertoire essentiel à constituer. Dans son film, *CasaOneDay*, Hicham Lasri confie la découverte de la ville à un enfant et un miroir. Cet outil,

⁴ Guy Debord, *La Société du spectacle*, éditions Buchet/Chastel, 1967

réputé pour l'intransigeance de sa réflexivité révèle ici une poésie urbaine inattendue. En cela, il se place dans la filiation d'un Marcel Duchamp pour qui le miroir devient un médium révélateur d'une quatrième dimension. Comme il l'évoque à propos de l'œuvre *Le Grand Verre*, « simplement j'ai pensé à l'idée d'une projection, d'une quatrième dimension invisible puisqu'on ne peut pas la voir avec ses yeux... »⁵

Collectionner, se souvenir... Ces œuvres, cette exposition ne doivent pas être innocents. Ils participent à la réparation, la correction comme effort personnel et individuel, puis collectif à la mémoire amnésique dont souffre cette ville en perpétuel mouvement. Mohamed Tangi, par amour et par responsabilité a eu précocement conscience de l'importance vitale de garder des traces de ce Casablanca où l'éphémère remplace très vite le pérenne et réciproquement. La générosité de sa collection me permet ici de dévoiler quelques *mythes* casablancais qui ensemble concourent à fonder cette *mythologie* casablancaise⁶.

Fatima Mazmouz, poursuit dans son travail cette collecte de données, divers documents permettant de réaliser une forme d'archive organique, personnelle, qui concourt à la constitution de cette mémoire collective possible qui manque tant à la ville. Prenant comme point de départ sa propre histoire familiale et tissant à partir de ses mythologies propres, elle arpente Casablanca, ville des origines paternelles, dans un parcours affectif mais aussi historique. Elle y découvre que le nationalisme a eu sa main armée à Casa. « Soudain, tous ces noms de rues, d'avenues et de boulevards avaient un visage, un corps, une histoire, celle d'un Maroc de la résistance décidé à se libérer, à s'émanciper." Cette résistance à l'oubli lui permet de lier son histoire à celle de la ville justement par le prisme des histoires de résistance de la ville. Dans *Liaisons dangereuses- Résistants marocains*, elle mêle ainsi ce corpus historique plus vaste à sa grammaire personnelle constituée autour d'une super-figure maternelle autofictionnelle qui, ici, prend l'ampleur d'une super mère-patrie : La Oumma ou Nation en arabe.

Créer, recréer Casablanca... Toutes ces œuvres me permettent de recréer pour vous, à Bruxelles un peu de ce Casablanca subjectif, de ce Casablanca créé au quotidien par les artistes. Les œuvres, *Socica* (Hay Mohammadi), *Carrières centrales* (Hay Mohammadi), *Assiniya* et *Feu en Océan*, de Mostafa Maftah, grand observateur et amoureux de la ville, opèrent une synthèse au long cours des différentes propriétés de la ville, géographique/transhumance, sociale/mutabilité, politico-culturelle/contre-culture, historique/mémoire amnésique et philosophique/hédonisme. Maftah incarne parfaitement cet habitus casablancais.

5 Pierre Cabane et Marcel Duchamp, *Entretiens avec Marcel Duchamp*, Editions Belfond, coll. « Collections Entretiens », 1967, p. 218.

6 Roland Barthes, *Mythologies*, Editions du Seuil, 1957

On le voit, vous le verrez avec moi et les artistes, Casablanca est une ville-monde qui échappe à toute tentative d'analyse holiste⁷. Casablanca se porte en chacune de ses composantes. C'est l'individuation, la singularité qui la caractérise. Chaque individu, chaque artiste représente Casablanca à lui tout seul.

⁷ Emile Durkheim, *les Règles de la méthode sociologique*, éditions Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2009. 1^{ère} édition 1894